

Phonologie du français en Belgique

Bilan et perspectives

Philippe Hambye*, Michel Francard** & Anne Catherine Simon*

*F.N.R.S. - Centre de recherche Valibel (Université catholique de Louvain, Belgique)

**Centre de recherche Valibel (Université catholique de Louvain, Belgique)

Introduction

Si le traitement de la variation représente un des enjeux majeurs du projet PFC, il est également au centre des préoccupations du centre Valibel, dont le travail porte principalement sur la description du français en usage en Belgique. Pourtant, les phénomènes de prononciation en général restent les parents pauvres de la description des variétés de français en Belgique, en grande partie à cause des difficultés d'analyse que pose ce domaine en termes de constitution de corpus, d'identification des unités et des variables, etc. La mise en place d'une enquête PFC en Belgique représente donc un apport essentiel et permettra d'ajouter une masse de données considérable à celles dont nous disposons pour le lexique.

Notre objectif est d'étudier les particularités phonologiques et phonétiques de la prononciation des Belges francophones, dans une perspective sociolinguistique, variationniste et différentielle ; la mise à l'épreuve des théories phonologiques à partir des données obtenues ne constitue donc pas une priorité, contrairement à la perspective poursuivie par d'autres équipes. Plus précisément, il s'agit pour nous de rendre compte de la variation linguistique et d'examiner la manière dont celle-ci influence le rapport à la langue des membres de la Communauté Wallonie-Bruxelles.

Cette contribution présentera tout d'abord un bilan historique des travaux sur la prononciation des Belges francophones. Nous passerons ensuite en revue les apports et les carences des descriptions antérieures qui, malgré leur nombre important, rendent nécessaire une étude plus valide comme celle que met en place l'enquête PFC. Enfin, après avoir présenté quelques

résultats préliminaires, nous montrerons quelles sont les questions sociolinguistiques que seule une approche descriptive de ce type permettra d'éclairer.

1. Les descriptions du français parlé en Belgique : une perspective normative

1.1. Types de sources

Deux types de sources sont disponibles au sujet de la prononciation du français en Wallonie et à Bruxelles. La première est constituée par une série d'études d'orthophonie, dues à des auteurs comme A. Herlin, L. Goemans et A. Grégoire, qui ont eu un retentissement notable dans les milieux où une diction soignée s'imposait (ces auteurs sont souvent professeurs dans des conservatoires), mais qui ont connu une influence plus large en inspirant des ouvrages normatifs à grande diffusion, parmi lesquels celui de Remacle (1948, 1969) qui a connu lui-même une abondante postérité.

La seconde source se compose d'ouvrages traitant du français en Belgique dans sa globalité, mais essentiellement centrés sur le lexique]. Dans ces ouvrages (recueils de cacographie, inventaires de belgicisms, etc.), tantôt un chapitre est réservé aux phénomènes de prononciation, tantôt ceux-ci sont intégrés dans une nomenclature de formes présentant une particularité phonétique ou lexicale. Dans les deux cas, l'influence de la perspective orthophonique n'est pas contestable.

Ces ouvrages sur le français en Belgique en général sont eux-mêmes à répartir en deux catégories. Certains proposent, à côté de traits identifiés (explicitement ou non) comme belges, flamands ou wallons, proposent des recommandations qui touchent un maximum de « difficultés de la langue française » : il convient d'apprendre à mieux parler, et pas seulement de corriger des défauts localisés en Belgique ou en Wallonie. Cette tradition s'enracine dans la production des *Omnibus du langage* (dont la version la plus ancienne est chez nous *Les Omnibus liégeois*, 1829). Elle cèdera progressivement le pas à une vision strictement différentielle, tentant d'isoler des traits (de prononciation et d'autres) appartenant – ou supposés tels – au français en usage en Belgique : cette perspective est adoptée dès le 19^e siècle et se prolonge jusqu'à aujourd'hui.

La tradition normative, qui répertorie les principales caractéristiques de la prononciation des francophones de Belgique, ne constitue toutefois pas une source

d'informations aisée à décrypter, étant donné la diversité des points de vue adoptés par les auteurs et celle de la nature des observations consignées.

Quelle que soit l'acuité auditive des auteurs, ceux-ci procèdent avant tout par observation de leur environnement et par compilation d'ouvrages antérieurs reposant sur la même démarche. En aucun cas, il ne s'agit d'enquête systématique, à l'échelle d'une région ou a fortiori de la Belgique francophone. Certains traits – notamment liégeois et bruxellois – sont abondamment documentés ; d'autres sont ignorés... parce qu'ils appartiennent à une *terra incognita* (on songe notamment à certaines régions en contact avec l'adstrat germanique, à l'est et au sud-est de la Wallonie).

Le point de vue essentiellement normatif conduit les auteurs, non à une description systématique, mais à un inventaire de formes à blâmer, établi en fonction d'un étalon assez fluctuant (souvent désigné comme étant la « prononciation française »). Cette difficulté est accrue, dans les ouvrages non dévolus aux seuls faits de prononciation, par le mode de consultation : au sein d'une nomenclature de formes classées par ordre alphabétique, il est malaisé de repérer les tendances récurrentes et de les distinguer de phénomènes ponctuels, liés à telle ou telle occurrence lexicale.

Enfin, le statut des phénomènes relevés n'est que très rarement explicité. En particulier, il est difficile de percevoir si certains traits relevés appartiennent à des usages plus proches du français régional que des langues régionales endogènes – comme le wallon et le picard (v. Hambye & Francard, à paraître).

1.2. Faits linguistiques inventoriés

La tradition normative a marqué les études sur le français en Belgique jusqu'à la fin du 20^e siècle. Dans le domaine de la prononciation, aucune étude descriptive d'envergure n'a été menée à bien à ce jour¹.

¹ Feu L. Warnant avait conçu ce type de projet, sous la forme d'un « atlas phonétique du français de Belgique ». Les enquêtes ont été entreprises, mais elles ont été abandonnées à la mort de leur initiateur. Warnant avait proposé, dès la fin des années dix-neuf cent soixante, un projet similaire mais plus ambitieux, à l'échelle de la francophonie (v. Warnant 1971). Une préfiguration de PFC, en quelque sorte...

Quelques contributions récentes (Pohl 1983 ; Warnant 1997 ; Francard 2001b) proposent l'inventaire des traits les plus cités par les auteurs et qui sont censés caractériser la prononciation du français observable chez la majorité des Belges francophones. Parmi ceux-ci, nous retenons les suivants, qui sont présentés par les trois auteurs comme les plus caractéristiques :

- 1) Opposition /α/ - /A/ remplacée par une opposition de longueur (*patte* [πατ] vs *pâte* [πα̃τ]).
- 2) Maintien de l'opposition / / - /o/ en finale absolue (*sot* [σ] vs *seu* [σo]).
- 3) Maintien de l'opposition /E/ - /ε/ en finale absolue, notamment pour distinguer le futur simple du conditionnel (*je mettrais* [μEt®E] vs *je mettrai* [μEt®ε]).
- 4) Maintien de l'opposition /E/ - /ɛ/ (*brin* [β®E]) vs *brun* [β®ɛ]).
- 5) Valeur distinctive de la longueur vocalique pour marquer le féminin (*ami* [αμι] vs *amie* [αμι̃]).
- 6) Absence de la semi-consonne /ɫ/ (*huit* prononcé [ωɪτ] au lieu de [ɫɪτ]).
- 7) Relâchement articulatoire, avec pour corollaire, manque de netteté des voyelles et diphtongues des finales longues (*fumée* [φυμε̃φ]).
- 8) Prononciation fréquente des hiatus avec diérèse (*niais* prononcé [viφE] plutôt que [vφE]).
- 9) Assourdissement des consonnes sonores finales (*village* [βιλαZ∞], *profonde* [π® φ)δ∞]).
- 10) Prononciation des monosyllabes *les, ces, mes, est*, etc. avec [E].
- 11) Fréquence élevée des voyelles longues, également en syllabe atone (*église* [εγλι̃σ], *étape* [ε̃ταπ]).

Par ailleurs, des traits plus localisés sont également observés, comme la nasalisation des voyelles orales au contact d'une nasale souvent associée au Hainaut et à Bruxelles (*scène* [σẼ]v], *jeune* [Zɛ̃]v]), la neutralisation de l'opposition /A/ - / / au profit d'un timbre intermédiaire considérée comme typique de la partie ouest de la province de Liège, ou enfin la tendance à la dénasalisation identifiée comme un trait de la région de Verviers.

À côté de ces caractéristiques reconnues par la majorité des descripteurs, d'autres sont mentionnées plus épisodiquement. Il s'agit là soit de phénomènes qui, chez des auteurs moins

rigoureux, sont indûment considérés comme des traits du français régional alors qu'ils relèvent davantage de la variation diastratique ou diaphasique (p. ex. les phénomènes d'assimilations), soit de traits qui sont omis par négligence, par volonté de minimiser la différence entre le français parlé en Belgique et le français standard (v. Hambye & Francard, à paraître), ou encore par prudence dans le chef d'auteurs soucieux de n'inventorier que des traits largement observés et diffusés.

2. L'apport de l'enquête PFC

Le lecteur pourrait penser, face à cette liste déjà longue et pourtant synthétique, que les aspects phoniques du français en usage en Belgique sont amplement documentés et illustrés. Les études antérieures permettent, il est vrai, de construire une représentation schématique de la prononciation des Wallons et des Bruxellois, mais la méthodologie adoptée présente d'importantes limites, qui réduisent beaucoup la validité et l'intérêt de ces travaux pour une étude de la variation.

2.1. Pour une actualisation et une réévaluation des observations

Ces limites tiennent tout d'abord à l'absence quasi complète d'informations de type sociolinguistique. Lorsque les particularités phonétiques et phonologiques ne sont pas stigmatisées et associées à des milieux populaires, l'impression donnée par la plupart des descriptions est que les traits mentionnés sont présents chez tous les Belges francophones, sans distinction de classe, d'âge ou d'origine géographique, et sans que soit envisagée une distribution de ces traits selon les styles adoptés par les locuteurs. Des précisions quant aux facteurs externes qui déterminent l'apparition d'un trait sont parfois proposées, mais uniquement lorsque le trait en question est *emblématique* d'une région, et plus rarement d'une tranche d'âge ou d'une classe sociale.

De même, les informations au sujet des facteurs internes sont elles aussi extrêmement réduites : l'analyse des contextes phoniques dans lesquels les différents phénomènes de prononciation sont susceptibles d'apparaître – analyse qui permet de rendre compte du statut phonétique ou phonologique des phénomènes – est restée jusqu'à présent embryonnaire. Comment pourrait-il en être autrement en l'absence d'un corpus de données suffisamment important pour systématiser les observations sur base d'occurrences multiples des phénomènes ?

La mise en place d'une enquête socio-phonologique à grande échelle², sur la base du projet PFC, vient donc combler une lacune. Afin d'actualiser et surtout de réévaluer les observations récoltées dans le passé, il était nécessaire de ne rien tenir pour acquis, du moins en théorie, et de tester l'ensemble des phénomènes mentionnés ne serait-ce qu'une fois dans les ouvrages antérieurs. Pour ce faire, nous avons établi, en compléments à la liste et au texte proposés dans le protocole PFC, une liste de mots et un extrait de texte propres à nos enquêtes. Ces outils nous permettent d'étudier des phénomènes qui étaient peu ou pas testés via la liste et le texte originaux et qui jouent peut-être – les résultats le confirmeront ou l'infirm后将 – un rôle fondamental dans la différenciation des variétés de français parlées en Belgique.

En réalité, notre connaissance du terrain nous laisse penser que parmi les traits intégrés dans l'enquête, certains risquent d'être erratiques, tandis que d'autres, tout en étant attestés largement, pourront se révéler communs à d'autres français régionaux voire au français normé de la bourgeoisie parisienne³. Mais notre objectif ne se limite pas au repérage des seuls traits qui pourraient être considérés à coup sûr comme spécifiques au français en usage à l'intérieur des frontières de la Belgique. Au contraire, un des apports majeurs du projet PFC sera de vérifier si les phénomènes observés résultent soit de conditionnements phonétiques prévisibles, soit de tendances profondes liées à des dynamiques diachroniques de la phonologie du français – et s'ils se retrouvent dès lors naturellement dans d'autres aires francophones – ou s'ils correspondent à des normes de prononciation ou à des habitudes articulatoires propres à la communauté linguistique examinée.

2.2. Premiers résultats

Les résultats préliminaires⁴ permettent déjà de clarifier la description quant aux différents aspects discutés plus haut. Tout d'abord, certains phénomènes peuvent être mieux cernés dans leur distribution diatopique, diastratique et diaphasique.

² Voir ci-dessous pour la description des points d'enquête.

³ Si les phénomènes testés n'appartiennent évidemment pas à la définition du français standard, l'abstraction que constitue ce dernier ne permet en rien d'affirmer qu'il existe quelque part un groupe de locuteurs, même restreint, qui ne présentent aucun écart par rapport à cette norme de référence et qui ne possèdent donc aucun trait de prononciation en commun avec les locuteurs wallons et bruxellois. Cette abstraction reste cependant un point de référence obligatoire pour mener une étude différentielle.

⁴ Il s'agit de résultats non définitifs à plus d'un titre. D'une part, les observations présentées ici ne se fondent que sur la lecture de la liste et du texte pour trois ou quatre locuteurs par point d'enquête ; d'autre part, les analyses effectuées ne l'ont été pour le moment que sur une base auditive qui devrait être dans certains cas équivoques

Ainsi, nos observations confirment que l'opposition /o/-/ / se maintient sur l'ensemble du territoire et ce quels que soient l'âge ou le profil sociologique des locuteurs. Il en va de même pour la prononciation fréquente des hiatus avec diérèse et apparition d'une semi-consonne de transition (*niais* [viφE], *épier* [επιφε], *mouette* [μυωEτ], *vouer* [ωυωE]), qui est régulièrement produite, même dans la liste de mots, bien qu'elle ait été souvent considérée comme un trait du français populaire ou familier. Par contre, la tendance à la palatalisation de /τ/ et /δ/ devant /φ/ + voyelle (*soutien* [συτθE]), *diable* [δθαβλ]) ne se rencontre guère que chez les personnes âgées. Enfin, l'assourdissement des consonnes sonores finales, repris comme trait emblématique par une grande part des auteurs, n'apparaît en réalité que lorsque les locuteurs adoptent un style relâché dans les conversations ; le phénomène est par contre sporadique en situation de lecture de texte.

Par ailleurs, nos observations confirment l'impression générale d'un degré élevé de variation diatopique à l'intérieur de la communauté Wallonie-Bruxelles : c'est au sujet de la répartition géographique des traits phonétiques et phonologiques que les travaux précédents fournissent les renseignements les plus abondants, et les descriptions semblent sur ce point globalement fiables. Dessinées à gros traits, les frontières de phénomènes comme la suppression de l'opposition voyelle orale - voyelle nasale (est de la Wallonie) ou celle de l'opposition entre /α/ et /A/ (qui se maintient dans la zone picarde), correspondent effectivement aux descriptions qui en ont été faites par le passé. Cela dit, il serait intéressant que la différenciation des variétés régionales de la Wallonie et de Bruxelles soit évaluée avec plus de précision, afin d'éclairer des questions débattues actuellement à propos de l'état de la standardisation dans le domaine francophone (v. Armstrong 2003, et dans ce volume), et quant à un possible investissement identitaire des régiolectes présents sur le territoire de la Belgique francophone (v. 3.).

La nécessité d'une réévaluation du statut linguistique des différents phénomènes répertoriés comme caractéristiques d'une prononciation "belge" du français est également mise en évidence par nos premières observations⁵.

complétée par une analyse acoustique. Malgré ces limites, des tendances peuvent déjà être dégagées avec la prudence qui s'impose toutefois lorsque l'on traite un échantillon de taille réduite.

⁵ Un des intérêts majeurs du projet PFC est qu'il permettra d'enrichir nos observations par la comparaison de nos données avec celles provenant des régions françaises limitrophes, qui parfois appartiennent à la même aire

Il semblerait en effet que la plupart de ces phénomènes aient été simplifiés, systématisés à outrance, alors que la réalité nous apparaît souvent bien plus complexe : tantôt on détermine mal les facteurs qui influencent un phénomène, tantôt on le juge comme systématique alors qu'il est soumis à une variation aléatoire.

Ainsi, l'absence de la troisième semi-consonne /l/ est souvent présentée comme un des traits typiques de la prononciation du français en Wallonie. Nos données attestent bel et bien de ce que *huit* et ses composés par exemple sont, chez la plupart des locuteurs, prononcés systématiquement avec [w]. Cependant, il faut nuancer cette observation. Si le phone [l] ne se rencontre presque jamais devant /i/, il est néanmoins fréquent devant les autres voyelles (*habituels, statuette, situation*) et constitue donc au minimum une variante de la prononciation de ces hiatus qui dans cette variété peuvent se réaliser soit [ψ], soit [l], soit [ψω]. De plus, affirmer comme le fait par exemple Warnant (1997), que [l] est remplacé par [ω] pourrait laisser penser qu'il n'existe plus d'opposition entre *lui* et *Louis, mouette* et *muette*. Or, d'après nos observations, *lui* ([λlɪ] ou [λωɪ]) s'oppose à *Louis* ([λυωɪ]), tout comme *mouette* ([μυωετ] ou [μυEt]) à *muette* ([μψετ], [μψωετ] ou [μlετ]).

Les voyelles moyennes antérieures non arrondies et postérieures en position atone sont elles aussi soumises à une variation dont l'organisation n'a pas encore été explicitée, si tant est que l'on puisse en dégager une. En position initiale de mot surtout, ces voyelles sont généralement prononcées plus ouvertes qu'en France, avec un [E] / [ɛ] et non pas avec un [ɛ] / [o] ou avec une voyelle d'aperture intermédiaire. Des mots comme *officielles, aurait, télévision, répéter, région, zéro* sont ainsi parfois prononcés avec des voyelles clairement ouvertes. Faut-il voir là le résultat d'une tendance générale à l'ouverture des voyelles atones, manifestation de la faible tension articulatoire des francophones de Belgique si souvent condamnée par les orthophonistes ? Il est vrai qu'on entend souvent en Belgique *week-end* par exemple, prononcé [œkɛvɛt] voire [œkɛvɛt]. Cependant, cette tendance coexiste avec une tendance inverse de fermeture de ces voyelles sous l'effet de l'allongement : ainsi on entend *vraiment une étape nécessaire* [vɹɛ̃mɑ̃t ɛ̃n ɛ̃tɑ̃p nɛ̃sɛ̃sɛ̃r], *fêter* [fɛ̃tɛ̃], *pêcheur* [pɛ̃ʃɛ̃]. Par ailleurs, la prononciation des clitiques *les, des, ces*, etc. avec [E] vient encore

dialectale. Cette comparaison donnera en effet des indications précieuses tant sur la distribution géographique que sur le statut linguistique des phénomènes observés.

ajouter une question supplémentaire : s'agit-il d'une autre illustration d'une hypothétique tendance à l'ouverture ou simplement d'un cas de différence entre les variétés belges et le français de référence quant à la distribution des phonèmes dans ces lexèmes.

Le cas de l'assourdissement des consonnes sonores finales pose le même type de questions, dans la mesure où ses conditions d'émergence n'ont pas encore été étudiées. Or, il est peu probable que ce phénomène soit indépendant de la nature (vocalique, sonore, sourde) du segment qui suit la consonne finale de mot, tout comme de sa position dans le groupe intonatif⁶ auquel ce mot appartient. Il semble qu'une étude plus approfondie soit nécessaire avant de pouvoir affirmer comme d'aucuns que cet assourdissement est suffisamment systématique pour considérer que l'opposition consonne sonore - consonne sourde se neutralise en finale de mot (v. Warnant 1997).

2.3. Vers une description des aspects prosodiques

Ce dernier cas de figure, parce qu'il met les phénomènes segmentaux en relation avec la structure intonative du discours, permet de pointer une dernière limite des descriptions existantes du français parlé en Belgique, à savoir leur non-prise en compte des aspects supra-segmentaux. Aucun des travaux précités ne propose une analyse de caractéristiques prosodiques qui seraient typiques de certaines variétés du français en Belgique, si ce n'est sous une forme extrêmement sommaire⁷. La démarche à adopter pour ce type d'analyse reste encore largement à mettre au point pour le français étant donné que les études variationnistes des aspects prosodiques sont marginales par rapport à celles qui portent sur les autres niveaux de variation. Du point de vue méthodologique, l'aspect le plus important concerne le choix des données : cette étude se fera préférentiellement sur les conversations (guidées et libres), et non pas sur la lecture du texte⁸. Les étapes de cette étude peuvent être décrites comme suit :

⁶ Un groupe intonatif est constitué par une séquence de syllabes atones regroupées par un accent final établissant une frontière intonative d'un certain niveau, et comportant éventuellement un accent initial (voir par exemple Mertens 1993 pour une discussion de la notion de groupe intonatif).

⁷ Notons que cette lacune caractérise le domaine francophone en général. Par contre, des recherches de ce type ont été menées pour l'anglais, dans le cadre du projet « English intonation in the British Isles » qui a débouché sur la constitution récente du corpus IViE « Intonational Variation in English » (voir le site : <http://www.phon.ox.ac.uk/~esther/ivyweb/>), pour l'allemand, avec le projet « Untersuchungen zur Struktur und Funktion regionalpezifischer Intonationsverläufe im Deutschen » (voir : http://fips.igl.uni-freiburg.de/peter/mod.php?mod=userpage&menu=15&page_id=3).

⁸ Les corpus de phrases lues, parce qu'il offre un matériau facilement comparable, constituent souvent la matière première pour les analyses de ce type. Un bon exemple est fourni par l'Atlas Multimédia Prosodique de l'Espace Roman (AMPER – chapeauté par le Centre de dialectologie de l'Université de Grenoble), qui compare les caractéristiques prosodiques de différentes langues romanes en se basant sur des corpus de phrases lues à structure de base canonique de type SVO (et de modalité affirmative ou interrogative). Le point faible de ce type

- a) l'identification de contours intonatifs et de patterns rythmiques « typiques » se fera sur une base fonctionnelle (vs. syntaxique), en adoptant les outils de l'analyse du discours et de l'analyse conversationnelle. En d'autres termes, il s'agit de repérer les patterns prosodiques (intonatifs et/ou rythmiques) que les locuteurs d'une variété utilisent de manière systématique pour accomplir une tâche conversationnelle déterminée (focaliser un élément informationnel ; indiquer qu'on souhaite passer/garder la parole ; topicaliser un élément intégré dans une structure syntaxique non marquée).
- b) Ces contours typiques sont ensuite comparés aux patterns utilisés dans la variété standard pour accomplir des activités discursives et conversationnelles similaires.

3. Quel modèle linguistique de référence ?

La perspective normative qui a orienté, comme nous l'avons souligné, les descriptions antérieures du français en Belgique est représentative de la sujétion linguistique par rapport à la France qui a longtemps caractérisé la communauté Wallonie-Bruxelles, à l'instar d'autres communautés périphériques. Le modèle linguistique de référence des auteurs, qu'il soit explicitement nommé ou non, est sans équivoque le français de France, plus précisément celui qui est censé correspondre à la variété de la bourgeoisie parisienne.

Si la primauté du modèle français constitue un postulat rarement mis en question, certaines prises de distance, certaines nuances apparaissent ponctuellement : des traits du français régional parlé en Belgique bénéficient parfois des faveurs des critiques, parce qu'ils correspondent à un état antérieur de la langue, et respectent dès lors sans doute mieux la pureté du français, son "génie"⁹ (p. e. le maintien de l'opposition /ɔ̃/ - /E/ ; la prononciation des clitiques avec [E], v. Remacle 1969 : 51-52, 60-61). En outre, une ébauche d'analyse sociolinguistique se fait jour, à travers les remarques de certains auteurs reconnaissant que des prononciations plus régionales sont admissibles dans un registre familier et intime (e. a. Remacle 1969 : 118). Ils suggèrent ainsi l'existence d'un « double marché linguistique » (v. Francard *et al.* 1993 ; Bourdieu 1982), le « marché restreint », plus intime et plus local, laissant apparaître des variantes régionales auxquelles sont attribuées des qualités (chaleur,

de données réside dans la surestimation des relations entre prosodie et syntaxe et dans le style de parole uniforme (et parfois artificiel) qui est récolté.

⁹ Pour une critique de la notion d'archaïsme dans la description des variétés régionales du français, voir Pöll (à paraître).

connivence, etc.) refusées à la variété normée (Francard *et al.* 1993 : 16 ; Lafontaine 1988 : 68).

De manière générale, la perception de la norme linguistique a évolué du premier traité condamnant le wallonisme (Poyart 1806) à nos jours, tant chez les spécialistes que dans les représentations des locuteurs. Le discours dominant qui plaidait autrefois pour un rejet total de tous les régionalismes (lexicaux, phonétiques, etc.) défend aujourd'hui leur acceptation bienveillante sur les marchés restreints. La pression normative s'est amoindrie, tant parce qu'elle s'est faite moins nécessaire au vu de la croissante standardisation, que grâce aux efforts des sociolinguistes pour dénoncer les enjeux de pouvoir et de domination sous-jacents à la promotion d'une norme linguistique mythique et exogène.

Cette évolution a permis notamment qu'émerge, surtout chez les jeunes, une certaine prise de distance par rapport à la norme linguistique "parisienne" (v. Francard & Franke 2003). Elle a en outre permis une valorisation et une légitimation des formes marquées régionalement, qui, si elles restent limitées, accordent à ces formes un prestige explicite, et non plus seulement « latent », et une certaine valeur identitaire.

La question de la valeur identitaire des régionalismes est une des problématiques centrales que le projet PFC contribuera à éclairer. À cet égard, nous élaborons l'hypothèse selon laquelle l'absence d'identité commune "belge francophone" – maintes fois soulignée par plusieurs auteurs (v. Francard *et al.* 1993 ; Klinkenberg 1995 : 53 ; Lafontaine 1991 : 33-34) – repose notamment sur la diversité des pratiques linguistiques présentes dans la communauté et sur l'existence de particularités linguistiques propres à des aires géographiques perçues comme des collectivités distinctes. Différents éléments laissent en effet penser que la variation diatopique interne est un élément clé pour comprendre les liens entre langue et identité collective en Belgique francophone¹⁰.

¹⁰ Nous pouvons au moins citer quatre éléments : (a) la variation diatopique y paraît plus importante que dans d'autres aires francophones, sans doute en raison de l'exposition plus forte du français aux langues endogènes (romanes et germaniques), jusqu'au début du 20^e siècle (v. Francard, 2001a : 32) ; (b) les descriptions ont souvent relevé l'existence, à côté des traits linguistiques communs à l'ensemble de la Belgique francophone, de nombreux particularismes propres à l'une ou l'autre région de ce territoire (v. ci-dessus) ; (c) l'idée d'un degré élevé de différenciation linguistique interne est souvent présente dans les *représentations* des locuteurs (v. Lafontaine, 1991 : 33-34 ; Moreau *et al.*, 1999), ce qui tend à démontrer que la variation diatopique est perçue par les locuteurs et structure leur imaginaire linguistique ; (d) enfin, les qualités "affectives" conférées aux régionalismes dans le cadre de « stratégies de valorisation par compensation » ouvrent la voie à une appropriation de ces traits linguistiques en termes identitaires.

Dans un premier temps, notre contribution à ces questions consistera essentiellement à *évaluer* le degré de différenciation du français à l'intérieur de la Communauté Wallonie-Bruxelles, mais aussi l'importance de la distance linguistique qui sépare le français en usage en Belgique du français standard. Pour ce faire, nous adaptons le protocole d'enquête PFC sur deux aspects, outre celui des outils complémentaires mentionnés plus haut. D'une part, notre enquête couvre une quinzaine de points à l'intérieur de la communauté Wallonie-Bruxelles, points centrés autour des grands pôles urbains de la Wallonie, de quelques zones rurales et enfin de Bruxelles¹¹. D'autre part, nous comptons mettre en relation la variation diatopique observable au niveau phonético-phonologique, avec celle attestée au niveau lexical ainsi qu'avec les données résultant de l'analyse des facteurs prosodiques qui caractérisent les différentes variétés régionales du français en usage en Belgique.

Si l'on a de bonnes raisons de penser les variantes régionales font souvent l'objet d'une appropriation en termes identitaires par les communautés qui les perçoivent comme caractéristiques de leur parler, il ne s'agit pas là d'un processus nécessaire. Il importe d'être conscient du hiatus qui peut exister entre la perception qu'ont les locuteurs des variantes qui leur sont propres et la description de ces traits linguistiques que met à jour le linguistique. Lorsqu'on repère des variantes, on ne peut être a priori certain qu'elles sont effectivement perçues, distinguées par les locuteurs, et que, dans l'affirmative, elles sont effectivement intégrées comme des traits différentiels de leur régiolecte. De plus, rien ne permet d'affirmer a priori que le trait qui est intégré au "code" d'un groupe lui soit effectivement spécifique¹². C'est pourquoi, dans un second temps, la description détaillée des traits linguistiques propres aux variétés du français en usage en Belgique servira à la mise en place de procédures permettant d'évaluer la fonction identitaire de ces traits (via des études de type "locuteur masqué" ou via l'analyse d'interactions verbales spontanées) ; description qui en constitue

¹¹ La sélection que nous avons opérée procède par découpages successifs (v. carte en annexe). Tout d'abord, nous avons déterminé quels étaient les grands centres urbains susceptibles de jouer un rôle de pôle d'attraction. Ils sont au nombre de six : d'ouest en est, Tournai, Mons, Charleroi, Namur, Liège, Arlon et bien entendu Bruxelles. Ensuite, nous avons sélectionné un certain nombre de villes intermédiaires dont les habitants sont susceptibles d'avoir des contacts avec l'un ou l'autre des pôles précités : Mons, Gembloux, Wavre, Huy, Verviers, Marche-en-Famenne, Bastogne. Enfin, nous avons sélectionné quelques zones rurales ou semi-rurales, de manière à couvrir le territoire de manière plus large encore, tout en pointant des régions frontalières : Dour, Ellezelles, Carlsbourg.

¹² Cela dit, la probabilité qu'un trait linguistique joue le rôle de marqueur identitaire d'un groupe semble d'autant plus grande que celui-ci lui est objectivement propre. Quoi qu'il en soit, il est intéressant de déterminer le degré de coïncidence entre la description objective et la représentation subjective des frontières entre régiolectes. C'est pourquoi, analyse objective et étude des perceptions subjectives sont complémentaires.

une étape préalable indispensable pour disposer d'une grille d'analyse des observations *in vivo*. De même, il s'agira de vérifier le caractère "régional" des patterns prosodiques repérés à l'aide de tests perceptifs effectués sur la base de signaux sonores naturels et de signaux sonores partiellement modifiés et resynthétisés (v. Jörg *et al.*, sous presse).

Cette double procédure ainsi que les analyses combinées des trois domaines de variation nous permettront dès lors de vérifier le recouvrement des frontières, objectives et perçues subjectivement, définies par la variation diatopique aux niveaux phonologique, prosodique et lexical et ainsi confirmer ou non la validité de l'hypothèse mentionnée plus haut, centrale pour l'analyse de la situation sociolinguistique de la Belgique francophone.

Références bibliographiques

- Anonyme. (1829). *Les omnibus liégeois, ou recueil des locutions vicieuses les plus répandues dans les provinces wallonnes*. Liège : P.-J. Collardin.
- Armstrong, N. (2003). Nivellement et standardisation en anglais et en français. *Langage et société* 3 (à paraître).
- Bourdieu, P. (1982). *Ce que parler veut dire. L'économie des échanges linguistiques*. Paris: Fayard.
- Francard, M. (2001a). Français de frontière : la Belgique et la Suisse francophones. *Présence Francophone* 56: 27-54.
- Francard, M. (2001b). 'L'accent belge' : mythes et réalités. In: M.-A. Hintze, T. Pooley and A. Judge (eds.), *French Accents : Phonological and Sociolinguistic Perspectives*. London : CiLT/AFLS, 251-268.
- Francard, M. (en collaboration avec J. Lambert et Fr. Masuy). (1993). *L'insécurité linguistique en Communauté française de Belgique*. Bruxelles: Ministère de la Culture, Service de la langue française.
- Francard, M. & G. Franke. (2003). Le 'modèle français' dans la Communauté Wallonie-Bruxelles : icône ou image d'Épinal ? *Le langage et l'Homme* (à paraître).
- Hambye Ph. & M. Francard. (à paraître). Le français dans la Communauté Wallonie-Bruxelles. Une variété en voie d'autonomisation ? Soumis pour publication dans *Journal of French Language Studies*.
- Jörg, P., Gilles, P. Auer, P. & M. Selting. (sous presse). Identification of regional varieties by intonational cues. An experimental study on Hamburg and Berlin German. *Language & Speech*.
- Klinkenberg, J.-M. (1995). Les blocages dans l'identification wallonne : germes d'une identité postnationale. In: Ph. Destatte (dir.), *Nationalisme et postnationalisme* (Actes du Colloque de Namur, 30 avril 1994). Namur : Presses universitaires de Namur, 47-64.
- Lafontaine, D. (1988). Le parfum et la couleur des accents. *Le français moderne* 1-2 : 60-73.
- Lafontaine, D. (1991). *Les mots et les Belges*. Bruxelles: Ministère de la Culture, Service de la langue française.
- Mertens, P. (1993). Accentuation, intonation et morphosyntaxe, *Travaux de Linguistique* 26, 21-69.
- Moreau, M.-L., Brochard, H. & Cl. Dupal. (1999). *Les Belges et la norme. Analyse d'un complexe linguistique*. Bruxelles/Louvain-la-Neuve: Ministère de la Culture, Service de la langue française/Duculot.

- Pohl, J. (1983). Quelques caractéristiques de la phonologie du français parlé en Belgique. *Langue française* 60 : 30-41.
- Pöll, Bernhard (à paraître). Du *français régional* au *français national* ou : comment conceptualiser la variation de la langue commune en francophonie ? In : Christine Bierbach et Rita Franceschini (dir.), *Actes de la section « Diversité linguistique en contexte urbain: banlieues plurilingues, variétés du français et plurilinguisme » du 2^e Congrès des franco-romanistes allemands* (volume en préparation). Poyart, A.-F. (1806). *Flandricismes, wallonismes et expressions impropres dans le langage français*. Bruxelles : J. Tarte.
- Remacle, L. (1969) [1948]. *Orthophonie française. Conseils aux Wallons*, 2^e éd. Liège : Les lettres belges.
- Warnant, L. (1997). Phonétique et phonologie [du français en Belgique]. In: D. Blampain, A. Goosse, J.-M. Klinkenberg et M. Wilmet (dir.), *Le français en Belgique. Une langue, une communauté*. Louvain-la-Neuve : Duculot, 163-174.
- Warnant, L. (1971). L'atlas phonétique du français en Belgique. In : A. Rosseti (dir.), *Actes du XIII^e congrès international de linguistique et de philologie romanes*, vol. 2. Bucarest : Éditions de l'Académie de la République socialiste de Roumanie, 267-273.